

LES MOUVEMENTS DES FEMMES AU MAROC ET LE JOURNALISME

ARTICLE

Fedwa Misk*

Il est très intéressant de noter l'intérêt providentiel dont jouit la condition des femmes « arabes » aujourd'hui, que ce soit dans les médias, les institutions sociales et politiques ou l'université en Occident. Loin de chercher à remettre en question la légitimité ou l'utilité de ce focus soudain, il est essentiel de réprover une certaine projection statique et uniformisée de ladite condition, sans aucune distinction entre les pays qui forment ce supposé monde arabe. L'idée que la région constituerait un bloc monolithique est non seulement fausse, mais également injuste envers certains pays.

Le Maroc, par exemple, est l'un des rares pays du monde arabo-amazigh à avoir une longue histoire de combat féministe. Depuis que les femmes ont eu accès à l'école et qu'elles ont participé à la lutte pour l'indépendance du pays, elles n'ont jamais cessé de revendiquer égalité et justice. Contrairement à d'autres pays, où c'est le pouvoir qui a instauré le noyau d'un modèle sociétal émancipé et juste pour les femmes, comme la Tunisie, le Maroc a évolué en ce sens grâce au combat des femmes et des hommes féministes, profitant par moments seulement, d'un soutien du palais.

Cela étant, l'on comprend parfaitement le peu d'information circulant sur la question des droits des femmes et de la lutte féministe au Maroc. Les médias nationaux ont, pendant des décennies, omis de communiquer suffisamment sur les luttes et les acquis des femmes et ce, pour diverses raisons. Si les femmes engagées dans la société civile pensaient se passer de l'appui médiatique pendant des années, elles se heurtent aujourd'hui à l'ignorance totale de leur rôle, mais surtout au danger de perdre leurs acquis. Ce rapport entre le journalisme et les mouvements des femmes s'avère plus profond et plus crucial qu'il en a l'air. Le printemps « arabe » a, cependant, marqué un tournant dans les relations entre ces mouvements et les médias.

Avant le printemps arabe

L'histoire des mouvements des femmes remonte au milieu du siècle dernier. Déjà lettrées et actives, des femmes, mises automatiquement au placard dans différentes structures syndicales et politiques, se sont rassemblées dans les unions organisées pour avoir accès à la participation au pouvoir. La société n'étant pas prête à voir des femmes diriger le pays, ces unions se sont désagrégées, pour donner un florilège de structures associatives, couvrant un large spectre d'activités, allant du champ social pratique jusqu'au législatif.

Sur plus d'un demi-siècle, les associations féministes ont bataillé sur tous les bords pour grignoter des acquis. Prises entre un pays traditionnel, un champ politique franchement masculin et des autorités très peu coopératives, elles se sont démenées pour faire entendre leur voix, malgré l'apparition et l'ascension progressive d'un courant islamique, franchement anti-féministe. Durant cette période, la presse n'a pas vraiment été un allié de choix. Qu'ils fussent de gauche ou de droite, les médias ont souvent relégué « les histoires de femmes » au second plan, si ce n'est aux oubliettes. À de rares exceptions près, le plus souvent en raison de l'implication du palais, ces médias ont appuyé et communiqué quelques avancées, çà et là, dans le code de la famille ou sur le plan pénal. Cela a conduit les militantes féministes à créer leurs propres publications : *8 Mars*, *Kalima*, *Lamalif* étaient des expériences journalistiques féministes leaders, mais qui se sont heurtées à un pouvoir rigide et à une société pas vraiment prête à un discours féministe radical.

Depuis la disparition de ces publications, d'autres médias, jouant le jeu de la modernité et du progressisme, sont apparus pour soutenir la liberté des femmes de disposer de leur corps, le droit à l'avortement ou l'égalité dans l'héritage... Mais passé le « buzz » des couvertures racoleuses, ces supports se détournent des problèmes des femmes et pouvaient même se montrer plus nocifs que les supports conservateurs. La majorité des femmes journalistes était d'ailleurs sommée de laisser tomber les sujets féministes ou d'écrire sur des sujets sensationnalistes sur les femmes. Le harcèlement sexiste et sexuel était monnaie courante.

Dans cet environnement pauvre, l'avènement de la presse féminine n'a pas contribué à enrichir l'offre. Cantonnée dans le triangle beauté-mode-cuisine, ces publications ont contribué à instaurer l'assujettissement des femmes. Non que ce fût volontaire, mais parce que tous les efforts pour produire des articles sociétaux et féministes se trouvaient souvent limités par des contraintes économiques (pas d'annonceurs publicitaires pour le travail de fond) ou par le faible lectorat du contenu féministe en raison de l'impopularité de la cause dans la société. Cela dit, on reconnaît tout de même à la presse féminine, une certaine contribution à l'émancipation des mœurs : la sexualité des femmes, le plaidoyer pour le droit à l'avortement et bien d'autres sujets qui concernent, certes, une minorité moderne, mais qui s'est reconnue dedans.

Depuis ce 20 février

Il y a exactement 8 ans, des Marocains sortaient dans la rue de Casablanca, dans ce qui était une suite logique au soulèvement sociopolitique dans les pays voisins, appelé par les observateurs occidentaux « printemps arabe ». Durant plusieurs mois, des hommes et des femmes, toutes idéologies confondues, sont sorti-es dans les rues du royaume pour revendiquer des réformes politiques, sociales et économiques, à même de correspondre à cet idéal démocratique prôné par le pays.

Durant cette période, l'observation de la rue marocaine attestait clairement de la participation active et engagée des femmes dans la revendication du modèle démocratique censé amener plus de droits et de justice pour les femmes. Cependant, la revendication nette et assumée des droits des femmes rencontraient souvent de l'agacement de la part des hommes. Qu'ils fussent conservateurs ou progressistes, la plupart des hommes (mais pas tous) estimaient que le

combat féministe n'était pas prioritaire et que ce débat pouvait commencer une fois la démocratie instaurée.

Plus le mouvement avançait et plus les féministes étaient à nouveau persécutées de tous bords. Dans la manifestation, des mouvements religieux interdits défilaient en séparant les rangs des hommes de ceux des femmes, malgré la protestation des femmes progressistes. Les autorités n'hésitaient pas à user de violence physique et verbale contre les jeunes femmes pour les pousser à rentrer chez elles.

En parallèle, la montée des islamistes dans les pays voisins commençait à donner lieu aux premières manifestations de misogynie d'État : condamnations abusives, contrôle des corps des femmes, tolérance et parfois même soutien des agressions faites aux femmes, que ce fût par le peuple ou par les militaires (tests de virginité). Vu d'ici, le constat était clair : la démocratie, telle qu'elle était intégrée dans ces sociétés, sans institutions solides, indépendantes et puissantes, sans culture des droits humains, équivalait à une dictature des majorités et ne garantissait pas les droits des femmes.

Au Maroc, la popularité écrasante des islamistes devenait un fait réel, leur victoire inéluctable. Non que la société marocaine soit profondément religieuse. En comparaison avec d'autres pays, le Maroc s'approche plus d'une forme de sécularité latente. Mais le parti islamiste était la seule alternative possible pour contrer les partis alliés au système. Leurs électeurs venaient donc d'horizons différents, jusque du fin fond de la gauche radicale : drôle d'exception marocaine... À ce moment-là, les seules fois où une certaine presse s'emparait de la question féministe, c'était pour l'instrumentaliser contre les islamistes.

L'absence de voix médiatique féministe active pour participer au débat quotidien se faisait ressentir. Pour préserver les acquis et en revendiquer d'autres, il fallait faire prendre conscience aux femmes de leurs droits et du danger qui guette. C'est là que l'expérience *Qandisha* a essayé tant bien que mal de pallier ce vide. Née en novembre 2011, la tribune web s'est proposé d'être le porte-voix des femmes, journalistes surtout, mais aussi militantes, intellectuelles, étudiantes et même femmes au foyer, désirant s'exprimer sur leurs droits, ainsi que sur toute l'actualité politique, économique et sociale.

Plus d'une centaine de collaboratrices de tous les horizons y ont contribué, aux côtés d'hommes sensibles à la cause féministe au Maroc. Certains articles ont donné lieu à des débats publics importants, beaucoup d'entre eux ont été repris sur des tribunes étrangères, sans parler des diverses thèses et ouvrages rédigés sur l'expérience. Mais l'absence de modèle économique indépendant viable à l'époque et l'essoufflement de son énergie, ont conduit quelques années, plus tard, à la suspension de *Qandisha*.

Les nouveaux médias

Aujourd'hui, en raison d'un lectorat faible, la presse en général a été, petit à petit, rognée par le pouvoir et la sphère économique. Les voix dissidentes ont disparu et la presse féminine progressiste a totalement baissé les armes. Si certains foyers de résistance ont été écartés

par la voie de la justice, sous des prétextes divers, la majorité des supports a été affaiblie économiquement, par un contrôle des recettes publicitaires nécessaires à leur survie. L'apparition de la presse web a apporté le coup de grâce, en ce sens, puisque le lecteur s'est habitué à la gratuité de l'information, ce qui soumet les médias au bon vouloir des annonceurs.

Mais de plus, d'autres effets secondaires se sont manifestés, avec l'avènement de ce modèle économique basé sur le nombre de vues. En effet, dans cette course aux clics, le contenu proposé des sites et des webtv a, peu à peu, glissé vers des bas-fonds jamais atteints, défiant toute déontologie. Franchement populiste et vulgaire, la presse web n'hésite pas à accabler la femme victime et à lyncher toutes celles qui se présentent autrement qu'en position de faiblesse. Là-dedans, on ne peut plus distinguer islamistes et progressistes. Le renouveau générationnel de la presse, presque total, a donné lieu à un saccage. Le masochisme est la règle.

Il est cependant faux et défaitiste de croire que la presse est morte. Tôt ou tard, l'on pourra envisager et trouver un modèle économique viable basé sur la qualité et la pertinence. D'ailleurs, même le public friand de sensationnalisme et de scandales commence à saturer. Le besoin en presse fiable, sérieuse et indépendante se fait de plus en plus ressentir. En attendant la réapparition d'une presse féministe forte, les mouvements de femmes prolifèrent sur le terrain, le renouvellement des cadres et des voix est en marche. Ce regain d'intérêt des jeunes femmes pour la cause féministe représente l'un des plus précieux acquis du printemps arabe. En parallèle, la scène artistique accompagne les revendications féministes, exprimant à sa manière le rejet d'un patriarcat aujourd'hui intolérable...

